

deurs, des chicaniers, qui ne sont pas, pour la plupart, les plus aimables des hommes. Cependant il faut les entendre raisonner et déraisonner, pendant de longues heures, leur répéter à satiété les choses les plus claires qu'ils ont souvent intérêt à ne pas comprendre, il faut leur donner raison, malgré que l'on en ait envie. Tenez, mes bons amis, voilà la raison la plus convaincante que je puisse donner en faveur de ma thèse, et ce sont les hommes de profession eux-mêmes qui me la fournissent. Quand ces MM. réussissent à faire fortune avec leur plume, aux dépens de leurs pratiques, ils vont souvent demander le repos et le bonheur à la vie des champs.

Le bon cultivateur, généralement parlant, est plus heureux que l'ouvrier, et en voici la raison : L'ouvrier, comme l'avocat et le marchand, dépend un peu de tout le monde, lui aussi a à craindre la concurrence, les mauvais payeurs, etc. Mais il y a quelque chose de plus grave pour lui que tout cela, c'est la maladie. En effet, comme il doit tout à son bras, à son ciseau et à sa hache, s'il tombe malade, si la faiblesse causée par une fièvre lente ou aiguë, le tient cloué sur son lit, pendant des semaines, des mois, adieu l'aisance, adieu la richesse, adieu même souvent le strict nécessaire. Et si la mort l'enterre, après une longue maladie, et qu'il n'est pas eu le temps de faire des épargnes assez considérables, que laisse-t-il à sa veuve, à ses enfants ? La misère, la pauvreté, la com-misération publique pour tout partage !

Le cultivateur, au contraire, si la maladie le retient à la maison, peut toujours faire cultiver sa terre et en retirer sa nourriture et ses vêtements ; et si la mort le frappe, il aura toujours cet héritage à laisser à sa famille.

Enfin, mes bons amis, regardez autour de vous, étudiez les misères qui sont le partage de toutes les conditions, de tous les états, et vous verrez qu'aucun n'est comparable au vôtre, et qu'en conséquence, vous